

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Lettre ouverte au Ministre des Affaires culturelles

Adrien Thério

Numéro 4, novembre 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1375ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Thério, A. (1976). Lettre ouverte au Ministre des Affaires culturelles. *Lettres québécoises*, (4), 4–6.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1976

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Lettre ouverte

au Ministre des Affaires
culturelles

Monsieur le Ministre,

Quelque temps après avoir mis *Les Lettres québécoises* en marche, je vous ai écrit pour vous demander une entrevue. Vous m'avez fait dire par votre sous-ministre que vous n'aviez pas le temps de me recevoir. Ce sous-ministre ajoutait que le Ministère n'avait pas d'argent pour les périodiques littéraires. J'ai continué cette correspondance avec votre sous-ministre dans l'espoir que vous finiriez par m'accorder l'entrevue que je sollicitais. Peine perdue. C'est votre sous-ministre qui, à la fin, a accepté de me donner rendez-vous. Mais, au même moment, vous publiez un livre vert sur la culture qui m'impressionnait beaucoup. L'auteur avait l'air très fringant, tout fin prêt à faire la gigue pour prouver que c'était l'an un de la culture au Québec. Et si je comprenais bien, cet auteur-ministre était déterminé à établir la communication avec tous ceux qui s'occupent de culture. C'est ce que je me suis dit, en tout cas, en lisant le paragraphe suivant: «Il est impossible de songer à pouvoir mettre de l'avant de véritables politiques culturelles pour le Québec sans d'abord une communication vigoureuse, soutenue et permanente avec les différents milieux de la création chez nous. Avant d'exister, cette communication doit être voulue et recherchée de part et d'autre.»

Devant une phrase pareille, j'ai cru que le Ministre ne pouvait plus refuser de me recevoir. Je me suis dépêché d'écrire de nouveau au sous-ministre et de lui souligner cette belle phrase due à la plume de son chef. Peine perdue encore. Le Ministre n'a pas soufflé mot.

À la rigueur, vous pouvez soutenir que vous n'avez pas refusé de me recevoir puisque votre sous-ministre a accepté de me donner rendez-vous. J'avais pourtant précisé dans ma dernière lettre (dont vous avez eu copie) que, pour moi, l'entrevue avec le Ministre, j'en faisais une question de principe. Je sais très bien que, dans un Ministère, le gros du travail se fait par l'entremise des sous-ministres. Je sais aussi qu'il est souvent plus important de rencontrer un sous-ministre qui mène bien ses affaires qu'un Ministre qui ne suffit pas à la tâche. Je sais

tout cela et vous n'avez pas besoin de me le répéter. Mais c'est par le Ministre que je voulais commencer et j'avais mes raisons pour agir ainsi. Évidemment, si je voulais vous rencontrer, c'était pour vous suggérer de subventionner *Les Lettres québécoises*. Après lecture de la belle phrase que j'ai citée plus haut, je m'étais dit, puisque je travaille dans et pour les lettres québécoises depuis plus de quinze ans, que je devais être un interlocuteur valable, provenant de ce que vous appelez les «différents milieux de la création». Vous auriez pu et j'oserais même dire vous auriez dû vous imaginer qu'en dehors d'une discussion sur la revue que je voulais vous présenter que j'avais d'autres questions à vous poser. J'irais jusqu'à dire que vous auriez pu imaginer que vous auriez vous-même des questions à me poser. Vous m'avez opposé une fin de non recevoir.

Des *Lettres québécoises*, on aurait pu passer aux revues littéraires, des revues littéraires aux média d'information qui font le pont entre le livre et les lecteurs, des média d'information à votre politique de lecture à laquelle je ne crois pas plus qu'il ne faut. Et nous aurions pu dériver encore, parler de *Culture vivante*, cette soi-disant revue de prestige qui a dû coûter des centaines de milliers de dollars à votre Ministère en l'espace de quelques années. Qui nous eût empêché de parler de salons de livres, de foires internationales, de subventions au livre sous forme d'annonces payées par le Ministère à la radio ou à la télévision? Je ne suis pas un industriel du livre mais je travaille depuis longtemps à la promotion du livre d'ici et, par ricochet, à la promotion des écrivains d'ici. Et dans ce domaine, j'ai quelques idées qui auraient pu vous être utiles.

Mon raisonnement suit une sorte de logique qui n'est pas difficile à comprendre. Monsieur le Ministre, vous avez passé beaucoup de temps dans le dossier du théâtre au Québec; vous avez passé beaucoup de temps dans le dossier des orchestres symphoniques; vous avez passé beaucoup de temps dans les dossiers de l'opéra; vous avez passé beaucoup de temps dans le dossier des

musées; vous avez passé beaucoup de temps dans le dossier des biens culturels; vous avez passé beaucoup de temps dans les dossiers de certains festivals. Maintenant, je vous pose la question suivante: combien de temps avez-vous passé à étudier les dossiers des revues littéraires, ce qui veut dire la promotion du livre québécois et des écrivains québécois? Vous allez peut-être me dire que vous vous tenez en contact avec les responsables du Conseil supérieur du livre ainsi qu'avec les directeurs de foires et de salons du livre. Moi, je n'ai rien contre le Conseil supérieur du livre et rien contre les salons du livre. Ces gens-là font un travail non seulement utile mais nécessaire. Mais la promotion du livre québécois, elle passe en premier lieu par les cahiers littéraires de nos principaux journaux, ensuite par les programmes que la radio et la TV veulent bien accorder aux livres et aux écrivains et enfin par les revues littéraires. Vous pouvez organiser votre agence de distribution et mettre des livres à la portée des citoyens du Chemin Taché si vous voulez, ces livres ne se vendront pas s'il n'existe rien pour inciter les éventuels lecteurs de Saint-Jean-en-Haut à acheter tel livre de tel auteur. Évidemment, si vous tenez surtout à vendre des livres de recettes, c'est une autre histoire.

À tort ou à raison, je crois que la promotion du livre et, en conséquence des revues littéraires, c'est aussi important que les orchestres symphoniques, que l'opéra, que les troupes de théâtre, les foires du livre, les festivals et toute la bastringue. Pourquoi refusez-vous d'y mettre le nez? Parce que, comme beaucoup d'autres, quand vous pensez orchestre symphonique, vous pensez en termes de demi million ou de million de dollars; quand vous pensez théâtre, vous pensez en termes de centaines de milliers de dollars; c'est la même opération qui se produit dans votre esprit quand vous pensez aux festivals, à l'opéra, au ballet, aux musées. Mais quand vous pensez au livre, aux écrivains, tout change. L'image se transforme. C'est à quelques milliers de dollars alors que vous songez.

Le gars qui joue dans un orchestre symphonique, il a besoin de vivre. Mais un écrivain, un poète, à quoi ça rime dans un pays qui cherche d'abord à s'amuser? Car, en gros, c'est cela, vous êtes prêt à subventionner les grosses machines bien huilées qui servent à amuser le grand public (d'intellectuels ou de classe moyenne) et vous refusez de venir en aide aux véritables créateurs. Vous allez me dire que vous ne refusez pas car, ces créateurs, vous leur jetez des miettes de temps en temps pour les empêcher de crier torp fort. Mais vous les avez en bien piètre estime. Vous les avez toujours pris pour des minus habens parce que, dans votre esprit, c'est ce qu'ils sont. Vous n'êtes pas le seul à penser de la sorte. Le Conseil des Arts de la ville de Montréal a donné (exercice financier 75-76), sur un budget de presque un million et demi, \$376,000.00 aux troupes de théâtre, \$169,000.00 aux arts plastiques et aux musées, \$142,000.00 aux troupes de ballet et \$6,600.00 à la littérature. Vous voyez qu'ailleurs aussi, il y a un blocage mental.

Le fait que vous ayez été vous chercher un conseiller culturel chez les dramaturges ne plaide aucunement en votre faveur. Vous essayez de vous faire une belle image, un beau portrait. Vous vous êtes fait une belle image quand vous avez acheté un théâtre de quelques centaines de milliers de dollars à Gilles Pelletier et à son équipe, quand vous lui avez promis une belle subvention pour qu'il puisse continuer son travail. Moi, je suis bien content que Gilles Pelletier puisse continuer son travail. Le théâtre de Gilles Pelletier, c'est important mais pas plus important que la promotion du livre québécois que vous pourriez faire de diverses façons si vous vous mettiez vraiment à l'étude de ce dossier. Ce réseau de distribution auquel vous songez, ça peut devenir intéressant mais pour le moment ce n'est pas palpitant. Les foires internationales du livre, ça n'apporte pas grand-chose aux écrivains d'ici. Évidemment, si vous tenez aux grandes affaires, allez-y, faites-en des foires. Deux par année tandis que vous y êtes! Organisez des festivals, tout ce que vous pourrez imaginer pour mettre de la joie dans l'air. Qu'est-ce que ça me fiche? M'est avis cependant que si vous demandiez à tous les écrivains québécois s'ils en veulent de la grande foire, vous auriez pas mal de réponses négatives. La promotion du livre québécois, elle ne passe pas par là. Mes respects en passant à ceux qui se dévouent à cette grande idée.

Vous allez peut-être me dire que vous avez distribué \$220,600.00 l'été dernier à un groupe d'artistes, d'écrivains et de chercheurs pour des projets de création. J'ai vu cela dans le *Devoir* du 27 août. En divisant par trois, il reste environ \$70,000.00 pour chacun de ces groupes. En divisant par 81 (le nombre de projets subventionnés), cela donne \$2764.00 à chaque projet. En admettant que les meilleurs ont eu le maximum, soit \$7,500.00, il y en a plusieurs qui n'ont eu que quelques cennes. C'est ça que vous appelez, au Ministère, l'aide à la création? Vous voulez rire. Je vous entend dire que tout cela va changer, qu'il y aura un Conseil de la culture et que dorénavant...ouï ouï, je sais tout cela. Mais je suis loin d'être convaincu. Les gens que vous allez mettre en place vont penser comme vous. Ils vont se croire obligés de subventionner grassement les grosses machines. Quand ils arriveront aux dossiers des petites, ils les mettront de côté du revers de la main. Ou alors ils vont imaginer une nouvelle belle grande affaire pour mettre les écrivains du Québec sur la carte du monde. Ah! monsieur le Ministre, je me méfie! Je me méfie!

Si je vous demandais à brûle-pourpoint: avez-vous déjà rencontré un seul directeur d'une seule de nos revues littéraires québécoises, que me diriez-vous? Je serais très surpris que vous ayez même jamais eu l'idée de causer avec l'un ou l'autre de ces oiseaux exotiques. Et pourtant, vous parlez dans votre livre vert de promotion du livre. C'est peut-être de la prétention de ma part mais je crois que si le Conseil supérieur du livre est un interlocuteur valable pour vous, je devrais moi aussi en être un ainsi que tous ceux qui s'occupent vraiment dans ce pays de parler des écrivains et de leurs livres. Il y a une demi douzaine de revues littéraires au Québec. Elles sont toutes nécessaires et ont chacune un champ d'ac-

LA BALEINE ET LE DRAGON

Blanche forcée, de Victor-Lévy Beaulieu

L'Isle au dragon, de Jacques Godbout

Jusqu'ici les romanciers québécois, même les moins réalistes, avaient su garder les pieds sur la terre ferme de ce pays «incertain» ou «équivoque», s'appliquant à nommer, comme pour en prendre possession, les villages-fantômes et la grande ville hallucinée. Il y avait bien eu le Saint-Elias et ses équipées glorieuses à travers le monde, mais, échoué depuis près de l'embouchure de la rivière Batiscan, le trois-mâts ferronnien, «ayant comme figure de proue un ange aux ailes déployées», attend la venue d'un capitaine-romancier audacieux, voire téméraire, qui aurait le goût de s'emparer de l'univers. Si Beaulieu et Godbout n'ont pas osé prendre les commandes du Saint-Elias, qui les aurait peut-être

emportés trop loin des rives du réel et du présent vers l'univers fantaisiste du conte ou de la légende, ils ont cependant senti tous les deux l'appel du fleuve ancestral, envoûtant et dangereux, à la fois fermé et ouvert sur l'extérieur comme un labyrinthe de l'imaginaire. En contemplant, comme on s'enivre, «le St-Laurent frappé», Beaulieu a entraîné Job J. Jobin jusqu'à Gaspé et, installé avec lui dans un vieux shaque, a dû se contenter d'apercevoir du haut de son promontoire la «petite île avec un petit lac au milieu», promise à la nation déportée dans son propre pays depuis deux siècles. Quant à Godbout, Beaulieu avait presque prédit qu'il n'irait pas plus loin que Rivière-du-Loup: «Il faut dire qu'on

se déshabitude, qu'on se désemplit dès qu'on laisse la Rivière-du-Loup derrière soi.» (*Blanche forcée*, p. 14.) À ce point de sa course, déjà le fleuve goûte et sent la mer. L'Isle Verte, battue par la vague, c'est l'arche salvatrice que Michel Beuparlant, le héros de *L'Isle au dragon*, a choisi d'investir pour sauver le passé et l'avenir.

Beaulieu et Godbout, réunis et séparés par un fleuve devenu mythique, comme deux sentinelles. On croit rêver. L'un, celui qui croit, s'intéresse aux baleines; l'autre, celui qui ne croit pas, pourchasse les dragons. Pourtant! Pourtant! Avec la plume qui leur sert à la fois de phare et d'arme, avec les mots qu'ils tendent comme filets ou jettent

tion bien précis. Si je ne me trompe, elles vivent toutes de peine et de misère. Vous ne le saviez pas parce que, ces petites excroissances culturelles, ça ne vous intéresse pas. J'ai fondé une revue de l'actualité littéraire parce qu'il n'y en avait pas ici et que, selon moi, dans un pays qui commence à se normaliser, il devrait y en avoir une. Elle devrait être publiée au moins six fois par année. Je croyais naïvement qu'un Ministre des Affaires culturelles qui a démarré en grande vitesse comme vous par une déclaration de principe fracassante et qui semble avoir des antennes autour de la tête, pouvait s'intéresser à un projet pareil. Je me trompais. Un ministre des Affaires culturelles, ça s'intéresse à des choses importantes et ça se tient en compagnie des grands de la place. Allez vous chercher quelques autres conseillers culturels, un romancier par exemple, un poète dont l'expérience du livre se limite aux siens, des noms connus surtout et ne

manquez pas de nous le faire savoir! C'est ça qui va vous corriger le portrait, vous redorer le blason. Mais, de grâce, fermez votre porte à tous ces colporteurs, ces gens de rien qui s'imaginent qu'ils peuvent avoir des idées. La communication «vigoureuse, soutenue, permanente», oui, je veux bien mais avec des gens de même calibre, avec des présidents de grosses machines et qui dépensent beaucoup d'argent. S'il fallait perdre son temps avec tous les petits «faiseurs» de culture, on n'en finirait plus. Mieux vaut se consacrer aux choses essentielles pour que le grand spectacle continue et que la population en ait plein la vie.

Je suis bien d'accord avec vous monsieur le Ministre!
Et que la communication vienne à votre rencontre!

Adrien Thério

Montréal, le 31 septembre 1976.